

Alain Brossat

Beccaria, Bentham – ou le pont aux ânes des Lumières

Postface de l'édition italienne de *Pour en finir avec la prison*

(*Carcerare la societa, Elèuthera 2003*)

15

Des Délits et des Peines (1764) et *Panoptique* (1786) – deux projets que soutient l'enthousiasme pour les Lumières. C'est quand il met en pièces l'absurde superstition qui, dans le système des pénalités d'Ancien Régime, associe la douleur infligée au suspect (la torture) à la manifestation de la vérité (l'aveu) que Beccaria est le plus inspiré. Le *souffle* irrésistible des Lumières porte jusqu'à nous des formules comme celle-ci :

« C'est faire fi de toute logique que d'exiger qu'un homme soit en même temps accusateur et accusé ; que la douleur devienne le creuset de la vérité, comme si le critère de celle-ci résidait dans les muscles et dans les fibres d'un malheureux. La torture est le plus sûr moyen d'absoudre les scélérats robustes et de condamner les innocents débiles » (1).

Ce n'est évidemment pas pour rien que le tout jeune essayiste s'attire, en 1768, ce compliment de Voltaire : « Votre ouvrage, Monsieur, a fait du bien et en fera. Vous travaillez pour la Raison et l'Humanité » (2).

Bentham, de son côté, nous apparaît avant tout désireux de présenter son modèle panoptique comme un projet pour les Lumières. C'est la raison pour laquelle il adresse son mémoire à Jean-Philippe Garran, un député de l'Assemblée nationale, en 1791, la France en révolution apparaissant à ses yeux comme le terrain d'élection où faire éclore une « idée nouvelle », un projet *éclairé*. « La France [est] , écrit-il, de tous les pays celui où une idée nouvelle se fait le plus aisément pardonner, pourvu qu'elle soit utile ; la France vers laquelle tous les yeux se tournent, et de qui l'on attend des modèles pour toutes les parties de l'administration, est le pays qui semble promettre au projet que je vous envoie sa meilleure chance » (3).

Beccaria et Bentham vont, chacun à sa manière, agir en éclaireurs de la prise en charge, dans le domaine des pénalités, du passage d'un régime de sensibilité(s) à un autre ; le premier en penseur du droit, le second en architecte ; le premier s'efforçant de formuler un programme d'*adoucissement des peines* en termes juridiques, le second en termes d'organisation spatiale. Dans les deux cas, il s'agit de révoquer le temps des peines cruelles, mal distribuées, mal proportionnées et de faire entrer le système des pénalités dans l'âge d'une modernité éclairée – c'est-à-dire d'une doctrine punitive rationalisée, d'une part, ayant intégré les injonctions modératrices de l'autre. Ces motifs sont omniprésents chez l'un et l'autre théoriciens. Aucun châtement, dit Beccaria, ne doit être « cruel, inhumain, dégradant », la torture des suspects, la peine de mort en tant que sanctions sont non seulement dégradantes mais inutiles car inefficaces. Bentham, dans le même sens, vante son dispositif architectural comme un moyen d'en finir avec les prisons qui « jusqu'à présent ont été un séjour infect et horrible, école de tous les crimes et entassement de toutes les misères » . La prison ne doit plus dégrader les individus et dégrader les corps, elle doit devenir un moyen de correction et de réforme des criminels.

Chacun de nos deux réformateurs se prononce en faveur d'une sorte de table rase, dans le régime des pénalités. Et chacun est porté par sa « grande idée » : la proportionnalité des peines dans un cas, un système de vision des corps détenus (un gouvernement du regard), de l'autre. Mais, quelle que soit l'hétérogénéité pratique des programmes (voire des utopies...) en présence, c'est la même pulsion réformatrice qui y est à l'œuvre – celle qui lie indissolublement la question de la rationalité des modes punitifs à celle de la prise en compte des exigences morales d'un temps devenu « sensible » (ou de la notion d'un progrès de la

Antoine Brea

Johnny

39



Votre nom. Vous rappelez ?

Johnny

Non

Johnny-Johnny-Johnny

Non ce n'est pas sûr. Lui ?

Il s'appelle Johnny

Non. Vraiment vous souvenez rien ?

Si

Pourquoi vous êtes là ?

Je crois que c'est à cause de la mort

Ils nous ont vidé du lit

Oui empêché de nous dormir

Ils ont dit levez-vous alors on s'est levés ensuite
on est entrés

Non au départ c'est autre chose nous sommes
venus de nous-mêmes nous avons eu le cœur
brisé sur le moment c'était urgent il devait voir un
cardiologue

Ils avaient les mains pures et entêtantes
soigneusement passées dans l'alcool ils avaient
les mains saines mais ils n'avaient pas de mains
c'est embêtant pour secouer poliment se supputer
dans les doigts de l'algèbre

Ils nous ont ôté la vie sans nous donner la mort ils
nous ont soulagé du cerveau ils nous ont lavé le lit le
ciel de lit d'après eux siège de toutes les musiques

Nina Bußmann

Ordre

Traduction : Alban Lefranc

91

Mon père a commencé à mettre de l'ordre dans sa chambre. Nous sommes allés nous asseoir dans la cuisine. Florian buvait du lait au chocolat froid, directement au carton. Mon père est entré et il a expliqué qu'il allait trier le passé. Il devait trier les choses dont il valait la peine de se souvenir. Des couches se sont formées au cours des années, a-t-il dit, il avait déjà remarqué ce phénomène alors qu'il était encore en service, selon ses mots. Ils veulent tout entendre tout de suite, il faut vendre. Et le reste s'effondre derrière nous. Quel cirque. Il a quitté la pièce sans autre explication.

Nous nous sommes habitués aux bruits de pas sur le parquet. Sans ce bruit, nous aurions cru que nous étions seuls à la maison. Nous ne nous attendions pas à ce qu'il surgisse dans la cuisine, avec ses questions. Il a raconté ce qu'il avait trouvé, il a trouvé sur la table le journal que nous ne lisions pas, et il a demandé ce qu'ils nous racontaient à l'école sur ce qu'il y avait dans le journal. Quand mon père demandait, qu'est-ce qu'ils vous racontent à l'école, il n'attendait pas forcément, contrairement à autrefois, une réponse élaborée, et ça me faisait très plaisir. Pour l'essentiel, mon père était occupé à parcourir les piles de papier dans sa chambre et à modifier la répartition des couches. Il n'y avait pas que les bouts de papier et les livres et les articles de journaux qu'il avait rassemblés pendant des années. Chaque jour produisait de la nouveauté et la nouveauté devait être immédiatement triée avec le reste. Pour éviter d'emblée une accumulation. Il découpait les articles importants dans les nouveaux journaux et il les classait avec les autres. Des bruits de froissement sortaient de sa chambre.

Il téléphonait moins souvent que d'habitude. Il avait toujours dû ordonner les choses, celles

qui étaient importantes et le reste. Il faut trier, m'avait-il dit. Trier, en qui on croit, en qui non, qui on écoute, qui non, ce qu'on lit. Et ainsi de suite. La répartition devenait maintenant plus difficile. Les quantités étaient plus grandes.

Florian ne disait rien sur les piles de journaux découpés dans le couloir. C'était simple avec Florian. Florian ne posait pas beaucoup de questions.

Au début il avait demandé, tu as quel âge au fait ? Plus tard il avait demandé, tu peux t'imaginer vivre dans une ville vraiment grande ? Et encore plus tard, il y a quelque chose que tu as envie de faire tout le temps ? Pour laquelle tu ressens de la passion ?

Je ne savais pas de quoi il parlait. Dans les journaux, on mettait la passion sur le même plan que l'envie et l'amour. Je savais que l'envie et l'amour ne me manquaient pas. Ils ne m'avaient encore jamais manqué. Mon père m'aimait et ma mère m'aimait, elle l'écrivait dans ses lettres et parfois même elle me téléphonait. J'aimais mes parents aussi et je ressentais souvent de l'envie : pour une pomme, pour un gâteau par exemple. Mais je n'avais jamais ressenti de la passion pour quoi que ce soit. J'avais commencé à y réfléchir depuis que j'avais lu des choses là-dessus dans les journaux. Ce devait être une sorte de maladie chez moi, pensais-je. Une anomalie. Comme le diabète de Madame Baiers. Les diabétiques n'ont pas d'insuline et moi, je n'avais pas de passion. Chez les diabétiques ce pouvait être dangereux, mais pas quand on se faisait régulièrement une piqûre. Y avait-il des piqûres pour la passion ?

Florian et moi allions chercher du vin rouge dans la cave des parents. Au début, nous prenions des bouteilles uniquement dans les rangées de derrière. Nous cachions les bouteilles vides dans une caisse, sous le lit de ma chambre d'enfant.



